Ethnos ou ethnie ? avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères

Pierre Moret

▶ **To cite this version:**

Pierre Moret. Ethnos ou ethnie ? avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères. G. Cruz Andreotti & B. Mora Serrano. Identidades étnicas - identidades políticas en el mundo prerromano hispano, Universidad de Málaga, p. 31-62, 2004. hal-00723933

HAL Id: hal-00723933
https://hal.science/hal-00723933

Submitted on 15 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gonzalo Cruz Andreotti &
Bartolomé Mora Serrano
(coords.)

Identidades étnicas – Identidades políticas en el mundo prerromano hispano

UNIVERSIDAD DE MÁLAGA

Esta publicación ha contado con una ayuda de la Dirección General de Investigación del Ministerio de Ciencia y Tecnología (BHA2002-11209-E) y de la Consejería de Educación de la Junta de Andalucía.

La presente edición se enmarca en el proyecto de investigación HUM 2004-02609 / HIST

Editan: Áreas de Arqueología e Historia Antigua y Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga.

© Gonzalo Cruz Andreotti & Bartolomé Mora Serrano

© Servicio de Publicaciones e Intercambio Científico de la Universidad de Málaga

Diseño cubierta: Mª Luisa Cruz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga

Composición e Impresión: I.G. Solprint

ISBN: 84-9747-055-9

Depósito Legal: MA-1437-2004

ÍNDICE

INDEX

1. INTRODUCCIÓN. DE IDENTIDADES Y DE IDENTIDAD.
INTRODUCTION. ABOUT IDENTITY AND IDENTITIES.
Gonzalo Cruz Andreotti & Bartolomé Mora Serrano 7

2. *ETHNOS* Y ETNICIDAD EN LA GRECIA CLÁSICA.
ETHNOS AND ETHNICITY IN CLASSICAL GREECE.
Mª Cruz Cardete del Olmo 15

3. *ETHNOS* OU ETHNIE? AVATARS ANCIENS ET MODERNES DES NOMS DE PEUPLES IBERES.
¿*ETHNOS* O ETNIA? AVATARES ANTIGUOS Y MODERNOS DE LOS NOMBRES DE PUEBLOS ÍBEROS.
ETHNOS OR ETHNIC GROUP? ANCIENT AND MODERN CHANGES IN NAMING IBERIAN PEOPLES.
Pierre Moret 31

4. ETHNICITY AND IBERIANS. THE ARCHAEOLOGICAL CROSSROADS BETWEEN PERCEPTION AND MATERIAL CULTURE.
ETNICIDAD E IBEROS: LA ARQUEOLOGÍA EN LA ENCRUCIJADA ENTRE PERCEPCIÓN Y CULTURA MATERIAL.
ETNICITE ET IBERES: CARREFOUR ARCHEOLOGIQUE ENTRE PERCEPTION ET CULTURE MATERIELLE.
Margarita Díaz-Andreu 63

5. *NOS CELTIS GENITOS ET EX HIBERIS.* APUNTES SOBRE LAS IDENTIDADES COLECTIVAS EN CELTI BERIA.
NOS CELTIS GENITOS ET EX HIBERIS. NOTES ON COLLECTIVE IDENTITIES IN CELTIBERIA.
Francisco Beltrán Lloris 87

6. LA IDENTIDAD ÉTNICA DE LOS FENICIOS OCCIDENTALES.
THE ETHNICAL IDENTITY OF WESTERN PHOENICIANS.
José Luis López Castro 147

7. RESÚMENES.
SUMMARIES. 169

8. DIRECTORIO.
DIRECTORIES. 177

Pierre Moret
Casa de Velázquez. Madrid

ETHNOS OU ETHNIE? AVATARS ANCIENS ET MODERNES DES NOMS DE PEUPLES IBÈRES

¿*Ethnos* o etnia? Avatares antiguos y modernos de los nombres de pueblos íberos

Ethnos or ethnic group? Ancient and modern changes in naming Iberian peoples

Le problème que je souhaite aborder ici n'est ni celui de l'ethnie protohistorique en tant qu'objet d'étude défini et traité par l'archéologie, ni celui des modes de représentation de l'espace et des populations barbares qui déterminent les constructions de l'historiographie et de la géographie antiques, mais celui des possibilités d'articulation entre ces deux registres conceptuels. En d'autres termes, et plus concrètement: peut-on donner des noms issus des sources textuelles antiques aux groupes culturels et aux entités territoriales que l'étude du matériel archéologique permet d'identifier?

Le terme d'»ethnie» se trouve au cœur de cette problématique, en raison de son ambivalence. D'un côté, par son étymologie, il nous renvoie aux sources littéraires qui évoquent à plusieurs reprises les *ethnè* de l'Occident barbare. De l'autre, ce terme créé par des ethnologues à la fin du XIX^{e} siècle est couramment employé par les protohistoriens spécialistes de l'âge du Fer, surtout depuis les années 1990, pour désigner des groupes humains définis à partir de leur culture matérielle (au sens large) et de leur implantation géographique, c'est-à-dire en fonction de critères purement archéologiques. Pour mesurer la pertinence de cet usage, il est nécessaire en premier lieu de rappeler dans quel contexte historiographique et idéologique le terme ethnie a été créé et continue d'être utilisé.

LA NOTION D'ETHNIE: AMBIGUÏTÉS ET LIMITES D'UNE «INVENTION COLONIALE»

Au sein de la discipline anthropologique, la notion d'ethnie se distingue par la faiblesse, pour ne pas dire l'indigence de sa conceptualisation. Bien qu'elle soit omniprésente dans les travaux des ethnologues, pour la simple raison qu'elle détermine à priori le cadre de leurs enquêtes, elle n'est cependant presque jamais explicitée ni discutée comme telle; elle dessine l'horizon de l'enquête, mais à la façon d'une donnée immédiate et immuable, qui échappe elle-même à l'analyse[1].

Les définitions qu'en ont donné les anthropologues sont très diverses[2]. On peut cependant en extraire un certain nombre de caractéristiques invoquées de

1. La vision critique de l'ethnie qui est ici sommairement présentée est inspirée pour l'essentiel par les pénétrantes analyses de Jean-Loup AMSELLE (1999): 11-48.
2. *Ibid.*, 15-18. On trouvera d'autres références et des définitions similaires dans BURILLO, F. (1998): 14-17, et dans CHAPA, T. & PEREIRA, J. (1994): 90-91.

façon récurrente: communauté de langue, de coutumes, de valeurs et souvent, mais pas nécessairement, de cultes; implantation dans un espace ou un territoire défini; conscience d'appartenir à un même groupe (ce qui implique, le plus souvent, la revendication d'une ancêtre commun ou pour le moins d'une affinité de sang); existence d'un nom désignant ce groupe. Mais l'éventail, la précision et la hiérarchie des critères varient dans des proportions très importantes selon les contextes régionaux, sociaux et historiques auxquels se réfèrent explicitement ou implicitement les auteurs de ces définitions, à tel point qu'on est tenté de parler de concept mou. Mais surtout, on constate que la notion d'ethnie est finalement très peu discriminante par rapport à d'autres catégories préexistantes, comme le clan ou la tribu (qu'on placerait spontanément «en-dessous» de l'ethnie) ou comme la nation (placée «au-dessus»), puisque, si on laisse de côté les questions d'organisation sociale, d'intégration politique et de taille des populations –ce que font les auteurs des définitions consultées–, les critères que nous venons d'énumérer sont également valables pour la tribu et pour la nation. Si différence il y a, elle ne peut être que de degré dans une échelle de valeurs qui reste à définir.

Pour comprendre ce positionnement médian de l'ethnie dans une hiérarchie implicite des sociétés humaines, il faut se pencher sur son origine. L'apparition du mot est tardive[3]. Il est créé à la fin du XIX^{e} siècle, en pleine expansion du colonialisme européen, pour pallier un manque: celui d'un mot permettant de désigner des sociétés ou des communautés humaines bien caractérisées, mais auxquelles on répugnait à donner le nom de «nations», réservé aux peuples civilisés du vieux monde et de l'Amérique du Nord. Ce néologisme avait donc une cible bien précise: les peuples pré-industriels et –croyait-on– sans histoire de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie du sud. Le contexte historique a certes beaucoup changé en un siècle, mais la coloration idéologique attachée au mot s'est maintenue implicitement. Aujourd'hui encore, il ne viendrait à l'idée de personne de qualifier d'ethnies les Grecs modernes, les Basques ou les Ecossais (pour prendre au hasard trois exemples européens), alors qu'en pure logique la façon dont se définissent ces nations[4] correspond très exactement à la définition courante de l'ethnie: langue commune, valeurs partagées (entre autres celle du sang et des origines, à un degré certes variable), conscience forte d'une identité collective, nom collectif.

Comme le résume vigoureusement J.-L. Amselle, «ces définitions de l'ethnie correspondent en fait à un Etat-nation à caractère territorial au rabais. Distinguer en abaissant était bien la préoccupation de la pensée coloniale et, de même qu'il était nécessaire de 'trouver le chef', de même fallait-il trouver, au sein du magma

3. Sa première attestation en français date de 1896 (REY, A. [1992], *s.v.*). Il est à noter que le mot n'existe pas en anglais; certains auteurs anglophones utilisent l'expression *ethnic group*, d'autres s'en tiennent à *tribe* qui, dans les travaux ethnologiques, est généralement l'équivalent usuel du français ethnie ou de l'espagnol *etnia*.
4. Indépendamment du fait qu'elles constituent ou non un Etat indépendant.

de populations vivant dans les pays conquis, des entités spécifiques»[5]. J'ajouterai que le critère territorial n'est pas toujours le plus déterminant. Dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle, l'ethnie a connu un avatar dont il faut nécessairement tenir compte: elle est devenue, sous certaines plumes, le substitut édulcoré et politiquement correct de la race. De même que «l'origine ethnique» est le terme administratif qui dans certains pays sert à classer les individus en fonction de ce qu'on appelait naguère la «race», de même l'ethnie tend à être utilisée en lieu et place des notions de peuple ou de nation lorsque les liens du sang, voire l'apparence physique sont mis en avant (généralement par des observateurs extérieurs) comme les critères fondamentaux de l'identité collective.

Dans une telle perspective, les ethnies n'ont pas d'histoire, puisqu'elles regroupent des populations pré-industrielles qui végètent sur les marges du monde développé ou en voie de développement. Cette vision qu'on peut qualifier de coloniale a durablement marqué les conceptions de l'anthropologie du début et du milieu du XX^{e} siècle. Les ethnies furent ainsi perçues sur le mode de l'immanence et de la fixité, commes des «univers clos situés les uns à côté des autres», constituant pour l'ethnologue un référent commode, pérenne et nettement délimité dans l'espace, dans lequel pouvait s'ancrer l'étude comparée des structures sociales et des systèmes de représentation. C'est sans doute la stabilité et la constance de ce référent, maintenues quelles que fussent les options théoriques ou méthodologiques des chercheurs, qui ont si longtemps dissuadé ces derniers d'en discuter la validité.

Face à cette conception primordialiste ou essentialiste, dominante dans l'historiographie de l'anthropologie jusqu'à la deuxième moitié du XX^{e} siècle, J.-L. Amselle défend une approche constructiviste de l'ethnie, en estimant qu'on ne peut assigner un sens unique et définitif à un ethnonyme donné, et en mettant l'accent sur la relativité des appartenances ethniques[6]. Surtout, il restitue l'ethnie dans sa dimension historique, comme le résultat d'une interaction entre des processus d'intégration ou de disgrégation à l'œuvre à l'intérieur des sociétés indigènes, et des agents extérieurs qui peuvent être de plusieurs natures: soit des réseaux marchands dont l'activité induit des bouleversements dans l'équilibre des communautés (par exemple, les trafiquants arabes et la traite des esclaves dans l'Est africain), soit un pouvoir colonial qui agit sur elles dans un but normatif, classificateur et unificateur.

Le terrain africain, sur lequel sont centrées ses recherches, lui a permis de mettre en lumière deux phénomènes cruciaux qui peuvent apporter un éclairage révélateur sur un certains nombre de faits observés en Ibérie dans la période de la conquête romaine: d'une part, l'émergence ou la consolidation des ethnies comme conséquence de l'entreprise coloniale; d'autre part, la réappropriation par les populations indigènes elles-mêmes des catégories ethniques imposées depuis l'extérieur.

5. AMSELLE, J.-L. (1999): 19.
6. ID. (1999b): II-III.

L'exemple des Mambwe de Zambie[7] fera comprendre le premier phénomène mieux que tout exposé théorique. La constitution des Mambwe comme ethnie est la conséquence de la colonisation britannique. Auparavant, la région était organisée en communautés villageoises indépendantes, qui se faisaient la guerre les unes aux autres. Libérés des tâches défensives par la *pax anglica*, les hommes purent chercher de nouvelles ressources en migrant vers les mines du Copperbelt. La mise en place d'une administration indirecte et le soutien que les Britanniques accordèrent aux chefs indigènes permirent à ces derniers d'accroître leur pouvoir sur la terre et de contrôler la circulation des migrants entre les zones rurales et minières, de telle sorte que cette région autrefois segmentée se transforma en un ensemble politiquement centralisé et doté d'une conscience collective.

Le parallélisme est évident entre cette évolution et celle qu'ont pu connaître certains peuples de la péninsule Ibérique aux II^{e} et I^{er} siècles av. J.-C. grâce à la *pax romana* et, surtout, grâce à la politique romaine qui – toutes proportions gardées – tendait à favoriser, comme celle des Britanniques, les relais indigènes dans l'administration locale, en laissant une large marge de manœuvre et des possibilités de promotion rapide aux élites indigènes disposées à collaborer avec l'autorité provinciale. Nul doute que l'on ait là l'une des clés qui permettent d'expliquer l'apparition ou la transformation de certaines «ethnies» dans l'Hispanie républicaine.

Le second phénomène, celui de la réappropriation de l'ethnie, peut être défini comme un processus de rétroaction (*feedback*) des énoncés coloniaux sur les acteurs locaux. Les identités locales sont reformulées à partir de la «bibliothèque coloniale» composée par les explorateurs, les ethnographes et les administrateurs. «La manière dont les indigènes se perçoivent eux-mêmes serait liée à l'effet en retour des récits d'exploration et de conquête ainsi que des textes ethnologiques coloniaux et post-coloniaux sur leur conscience d'eux-mêmes»[8]. Cette réappropriation atteint selon les cas des degrés très variables. Chez les Dida de Côte-d'Ivoire, «la classification élaborée de l'extérieur est acceptée par les intéressés dans les occasions relativement rares où ils en éprouvent la nécessité»[9]. Dans l'Est africain, le drame récent du Rwanda plonge ses racines dans l'exaltation par certains acteurs sociaux d'une bipartition ethnique qui, loin d'être une donnée ancestrale et atemporelle, fut formalisée, accentuée et instrumentalisée par le colonisateur.

Là encore, si l'on s'en tient aux mécanismes d'interaction entre le pouvoir colonial et les sociétés indigènes, en faisant abstraction des singularités de deux contextes historiques et de deux projets impériaux aussi différents que celui de Rome et ceux des nations de l'Europe industrielle, le parallèle s'impose avec

7. Résumé dans ID. (1999): 22, d'après une étude pionnière de W. Watson publiée en1958.
8. ID. (1999b): IV.
9. ID. (1999): 22, d'après E. Terray.

certaines observations des historiens de l'Antiquité. Le processus qui conduit les indigènes à se réapproprier une identité qui avait été plaquée sur eux depuis l'extérieur se retrouve, par exemple, chez les Celtibères. Nous ignorons comment se désignaient eux-mêmes ces Celtes de l'intérieur de l'Hispanie, dont le territoire s'étendait du rebord oriental de la Meseta à la rive droite de l'Ebre. Il est probable, d'après ce qu'on sait du déroulement de la conquête romaine, qu'ils n'avaient qu'une faible conscience collective, et qu'ils s'estimaient davantage membres de leur cité ou de leur groupe de parenté que membres d'une communauté linguistique et culturelle plus large qui n'eut jamais de traduction politique, même à un niveau simplement confédéral. Toujours est-il que ce nom de Celtibères leur fut donné vers la fin du III^e^ siècle, au moment de la seconde guerre punique, par un géographe grec ou, plus probablement, par un annaliste romain écrivant en grec[10]. Deux siècles plus tard, au terme d'un processus qui reste à étudier dans le détail[11], ce nom n'est plus une étiquette factice, il est réellement devenu le leur. Ceux d'entre eux qui vont s'établir dans d'autres régions de l'Hispanie vont adopter fréquemment comme *cognomen* le nom de *Celtiber*, et les vers de Martial, poète romain né à Bilbilis en pleine *Celtiberia*, nous montrent que les habitants de la région avaient fini par s'approprier complètement ce nom qui leur avait été d'abord imposé, au point de revendiquer *a posteriori* les valeurs de combativité et de rudesse qui lui étaient associées dans les récits des historiens romains de la conquête.

Au terme de cette brève présentation, il semble clair que la remise en cause de la notion d'ethnie à laquelle nous invite J.-L. Amselle doit être étendue à l'Antiquité. D'abord, quel avantage y a-t-il à utiliser un terme aussi lourdement connoté, marqué qu'on le veuille ou non par le contexte colonial de sa création, et dangereusement proche d'une conception génétique (pour ne pas dire raciale) des communautés humaines? Son emploi serait acceptable si, pour le moins, une définition claire et univoque le rendait plus efficacement opératoire que les termes dont les archéologues et les historiens se servaient jusqu'à ce qu'il devînt à la mode dans les années 1980 et 90: peuples, peuplades, nations, tribus… Il n'en est rien, comme on vient de le voir. Ce premier motif devrait à lui seul suffire à proscrire son usage.

En second lieu, l'illusion essentialiste, profondément associée au regard porté par l'Europe des XIX^e^ et XX^e^ siècles sur les sociétés pré-industrielles, est aussi largement répandue dans la façon dont les protohistoriens conçoivent les «ethnies» de l'âge du Fer que dans les travaux des ethnologues: nous en verrons plus loin des exemples.

Il ne faut cependant pas généraliser. Plusieurs voix se sont élevées, depuis

10. CAPALVO, A. (1996): 19-44.
11. On trouvera sur cette question et d'autres thèmes apparentés une importante base de réflexion dans BURILLO, F. (1998), *passim*; voir aussi dans ce volume la contribution de Francisco BELTRÁN LLORIS.

quelques années, pour attirer l'attention sur la complexité et l'ambivalence des constructions ethniques que nous ont livrées les sources littéraires grecques et latines. Parmi les archéologues qui se sont intéressés en Espagne au problème de l'ethnie, Francisco Burillo a apporté une contribution fondamentale au débat en montrant que la permanence d'un nom n'implique pas celle de son contenu, et en faisant une utile distinction entre les processus d'identification endo-ethniques et exo-ethniques[12]. Dans le premier cas, le géographe se contente d'enregistrer un nom et une identité qui sont ceux dont se réclame le groupe ethnique lui-même. Dans le second, le géographe opte pour une définition arbitraire imposée de l'extérieur, et pour un nom qui tantôt est créé de toutes pièces, tantôt est retiré de son contexte initial et appliqué à une réalité différente, par généralisation ou par réduction. De ce point de vue, la Celtibérie serait un bon exemple de création exo-ethnique, alors que certains des ethnonymes qui lui sont rattachés (par exemple les Arévaques) pourraient être d'origine endo-ethnique. Dans le même ordre d'idées, Pilar Ciprés a mis l'accent sur le caractère évolutif, dynamique et en constante adaptation du concept antique de Celtibérie; c'est l'évolution du regard extérieur (celui du voyageur laissant la place à celui du conquérant) et la progression des connaissances géographiques qui induisent un «processus constant de redéfinition»[13]. A propos des entités ethnique de l'aire ibérique, Gonzalo Cruz Andreotti parle à juste titre d'»inventions culturelles», issues d'un milieu radicalement étranger aux peuples concernés[14].

Mais je pense qu'il faut aller plus loin dans la critique. Par delà la constatation de la mutabilité de l'ethnie, en tant que représentation (créée par l'observateur ou le conquérant) comme en tant que sujet (soumis à des facteurs historiques), il convient de se demander s'il est légitime d'appliquer cette notion formelle aux populations de l'Ibérie antique. On a évoqué plus haut le cas des Celtibères, pour lesquels on est en mesure de percevoir, grâce à l'abondance relative des sources et à leur diversité (textes littéraires, épigraphie, iconographie, archéologie) une dynamique interne d'auto-définition ethnique, greffée sur une réalité culturelle et linguistique fortement marquée: mais c'est une exception. Dans la plupart des cas, il existe un énorme écart entre deux ordres de faits qu'on a trop longtemps confondus.

D'une part, les informations géographiques et ethnographiques fournies par les auteurs antiques sont des données extrinsèques dont la véracité est suspecte par définition, dans la mesure où elles sont le produit d'une vision du monde fondée sur un système de pensée et de valeurs propre au monde grec, adopté ensuite en grande partie par les Romains. Les travaux de spécialistes tels

12. BURILLO, F. (1998): 14-17.
13. CIPRÉS, P. (1993): 259-291, en particulier p. 288.
14. CRUZ ANDREOTTI, G. (2002): 154.

que Domingo Plácido[15], Gonzalo Cruz Andreotti[16], Luca Antonelli[17] ou Francisco Javier Gómez Espelosín[18] ont établi de façon définitive que la vision grecque de l'Ibérie est conditionnée par une série de filtres idéologiques et conceptuels qui interdisent d'utiliser les informations véhiculées par les auteurs grecs et romains, quels qu'ils soient, comme s'il s'agissait de données historiques immédiates. D'autre part, les informations archéologiques sont des données intrinsèques objectives, à ce titre incontestables, mais dont la portée est très limitée puisqu'elles concernent, pour l'essentiel, des éléments de culture matérielle.

Sauf dans de rares cas, les données géographiques antiques et les données archéologiques ne se recouvrent pas et correspondent à des réalités différentes. Vouloir à tout prix les concilier sous l'étiquette d'une «ethnie» quelconque entraîne un grave risque de malentendu, voire de contresens. En dépit de ce risque, ce que j'appellerai la «tentation historique» reste forte chez les archéologues qui cherchent obstinément dans les sources des noms à donner aux réalités qu'ils observent.

Le cas des Celtibères, déjà évoqué, est très révélateur à cet égard. D'un côté, il a été démontré que la notion même de Celtibère est une création exo-ethnique projetée par les Romains sur une réalité indigène plus diverse et plus complexe. Mais de l'autre, les mêmes auteurs défendent le concept de «celtibérisation», c'est-à-dire l'idée d'un processus interne de formation de l'identité ethnique celtibère à partir du premier âge du Fer, comme si, de fait, cette identité avait précédé le regard porté par les géographes grecs et par le conquérant romain[19]. Il y a là une contradiction profonde qui manifeste toute l'ambiguïté de l'attitude des protohistoriens face aux sources littéraires.

Les peuples ibères vus par les Grecs et les Romains: trois moments, trois discours ethnographiques différents

Mon objectif, dans la suite de cette contribution, sera de définir le plus précisément possible, sur un nombre limité d'exemples, le contexte historique et conceptuel dans lequel prennent sens les mentions ou descriptions de peuples ibériques que l'on trouve chez les auteurs anciens. Il ne s'agit pas d'un exercice d'érudition gratuite, mais d'une démarche nécessaire si l'on veut utiliser ces sources à bon escient, sans tomber dans des contresens ou des anachronismes. Pour ce faire, je distinguerai trois phases de production des ethnonymes ibériques[20]: avant, pendant et après la conquête romaine. La plupart des contresens

15. PLÁCIDO, D. (1995-1996): 21-35.
16. CRUZ ANDREOTTI, G. (2002).
17. ANTONELLI, L. (1997).
18. GÓMEZ ESPELOSÍN, J. *et alii* (1995).
19. Voir les textes réunis dans les actes du colloque *El origen del mundo celtibérico,* (Molina de Aragón, 1-3 de octubre de 1998), éd. J.A. Arenas et M.V. Palacios, Guadalajara, 1999.
20. Pour ne pas trop allonger cette étude, je me limiterai aux informations des sources littéraires qui concernent les régions méditerranéennes du nord-est, de l'est et du sud-est de la péninsule Ibérique, c'est-à-dire, comme on verra, l'aire que Polybe attribue aux Ibères dans son livre III.

commis par les archéologues qui ont fait usage de ces ethnonymes viennent de ce qu'il n'ont pas tenu compte de ces différents horizons historiques et de leurs incompatibilités.

Mais avant d'entrer dans l'analyse des sources qui concernent l'Ibérie, il convient de rappeler ce que les Grecs entendaient par *ethnos*. Comme le montre M[a] Cruz Cardete[21], ce mot avait une acception très large, étendue à tout groupe d'hommes possédant suffisamment de caractères communs pour être traités génériquement. La notion de consanguinité (réelle ou prétendue) tient à l'évidence une place prépondérante dans la plupart des usages du mot *ethnos*, mais elle n'est ni exclusive ni même absolument nécessaire. La communauté de langue, de culte et de coutumes, ainsi que l'existence d'une patrie ou d'un territoire ancestral sont également souvent invoquées. Notons au passage qu'en latin, *gens* est le mot qui traduit le mieux cet ensemble de notions.

Autant l'intérêt des érudits grecs fut grand pour l'histoire, ou plus précisément pour la généalogie des *ethnè* de leur nation, autant ils ne montrèrent que dédain et désintérêt pour celle des peuples barbares, à de très rares exceptions près[22]. D'une façon générale, jusqu'au III[e] siècle, l'ethno-géographie de l'Occident est incomparablement plus pauvre que celle du Pont ou de la Scythie[23]. Nous partons donc d'une notion encore plus ouverte et plus vague que l'ethnie des anthropologues modernes, et employée sans grand discernement quand il s'agit des régions lointaines et mal connues de l'Extrême Occident.

1. *Avant la conquête: les ethniques désincarnés des mythographes et des périégètes*

A ses débuts, et jusqu'à l'époque hellénistique, le discours géographique grec adopta de préférence la forme de l'itinéraire[24]. Ce type d'exposition imposait aux auteurs des périples et des périégèses un canevas contraignant, les éléments géographiques (peuples, villes, fleuves, montagnes, caps) étant nommés les uns à la suite des autres dans l'ordre d'un parcours orienté, dans un discours de type odologique[25]. Ces contraintes sont particulièrement sensibles quand il est question des peuples et de leur territoire. A la différence d'un géographe plus tardif comme Strabon qui s'arrête sur les peuples les plus importants (par exemple, en Hispanie, les Turdétans et les Celtibères), fixe leurs limites dans toutes les directions et nomme les peuples qui les entourent, le discours itinéraire les traverse sur un seul axe, les réduisant à une seule dimension et empêchant de saisir la complexité de leur emprise spatiale et territoriale.

Dans le cas de l'Extrême-Occident, les géographes de cette première époque se placent généralement à une échelle si petite que leur carte ethno-politique

21. CARDETE DEL OLMO, Ma Cruz, «*Ethnos* y etnicidad en la Grecia clásica», dans ce volume.
22. On pense évidemment à Hérodote et à son enquête sur les Scythes (IV 5-10), mais c'est un cas très isolé.
23. PRONTERA, F. (2003): 120.
24. *Cf.* MARCOTTE, D. (2000): LV sqq.
25. JANNI, P. (1984).

se résume à quelques noms génériques: Celtes, Tartessiens, Ibères, Ligyes. C'est ce à quoi se borne encore, au début de l'époque hellénistique, le Pseudo-Scylax. Le Pseudo-Scymnos est à peine plus précis; énumèrant les tribus du littoral de la mer sarde (v. 196-202), il nomme d'ouest en est les Libyphœnices, les Tartessiens, les Ibères, les Bébryces et les Ligyes, mais sans donner des repères géographiques qui permettraient de les situer dans un espace réel avec un minimum d'exactitude.

Rares sont ceux qui entrent dans un plus grand détail. Je ne m'arrêterai pas à l'*Ora maritima* d'Aviénus, œuvre d'un poète antiquaire dont les sources hétérogènes sont réunies artificieusement en un écheveau inextricable, quasiment inutilisable. Pour d'autres raisons, Hécatée est un cas presque aussi désespéré: on n'a conservé de lui qu'une liste alphabétique d'ethnonymes réunis par le lexicographe Etienne de Byzance à la fin de l'Antiquité. Sa vision d'ensemble de l'Extrême Occident et la façon dont il combinait ces ethniques entre eux nous sont donc inconnus.

Je profite de cette occasion pour signaler une erreur fréquemment commise à propos d'Hécatée. Depuis la publication du volume I des *Fontes Hispaniae antiquae* par Adolf Schulten en 1922[26], de nombreux auteurs se sont persuadés que l'ordre des ethnonymes de l'Ibérie, tels qu'ils apparaissent dans cette édition (*Eidetes - Ilaraugatai - Misgètes*), correspond à leur ordre réel dans le texte perdu d'Hécatée[27]. Il n'en est rien. Cet ordre est tout simplement l'ordre alphabétique suivi par Etienne de Byzance et repris par commodité par les éditeurs modernes; il ne remonte nullement à Hécatée. Dans d'autres cas, Etienne cite dans ses notices une partie de la phrase ou la phrase entière d'Hécatée, ce qui permet de savoir comment le géographe concevait la localisation d'un peuple ou d'une ville. Ce n'est malheureusement pas le cas pour l'Ibérie. Toutes les combinaisons sont donc possibles quant à la position des peuples les uns par rapport aux autres. Les *Misgètes* peuvent aussi bien avoir été placés par Hécatée à l'ouest, au centre ou à l'est de son Ibérie: aucun indice textuel, aucun argument de vraisemblance ne nous permet de trancher.

A cela s'ajoute une assez grave difficulté, pas toujours perçue à sa juste mesure. Etienne a classé les ethniques occidentaux qu'ils tirait d'Hécatée en plusieurs groupes, en les attribuant à quelques grandes unités chorographiques ou ethniques: Tartessos, les environs des Colonnes d'Héraclès, le pays des Mastiènes, l'Ibérie, la Ligystique. C'est cette classification qu'ont retenue les éditeurs modernes. Mais il n'est pas sûr que ces regroupements existassent, ou fussent utilisés exactement de cette façon, dans la description originale d'Hécatée. On est en effet frappé par la variété des formules employées dans les notices d'Etienne pour indiquer l'appartenance des peuples et des villes cités d'après Hécatée:

26. Avantageusement remplacé aujourd'hui par MANGAS, J. *et alii*, (éd.), (1998).
27. Encore récemment: PADRÓ, J. & SANMARTÍ, E. (1992): 187-188; plus prudent mais n'excluant pas la possibilité d'une succession dans l'ordre donné par Schulten, GAILLEDRAT, E. (1997): 31.

polis Ibèrôn, *polis Ibèrias*, *ethnos Ibèrôn*, *ethnos Ibèrikon*… Sont utilisés l'ethnonyme *Ibères*, l'adjectif correspondant *ibèrikos* et le choronyme *Ibèria*. Il est peu probable que tout ces mots fussent présents à la fois chez Hécatée. Le doute augmente quand on lit les rares citations textuelles d'Hécatée que donne Etienne. Voici par exemple comment se présente la notice concernant Sixos:

> *Sixos, polis Mastiènôn. Hekataios «meta de Sixos polis».*
> Sixos, ville des Mastiènes. Hécatée: «ensuite, la ville de Sixos».

De toute évidence, le texte d'Hécatée ne comportait aucune mention d'appartenance ethnique à propos de la ville de Sixos. C'est Etienne, et lui seul, qui propose cette attribution à partir du contexte du passage d'Hécatée. Or, les imprécisions, les négligences et les confusions sont très fréquentes chez Etienne de Byzance, comme va nous le montrer ce second exemple choisi entre bien d'autres parce qu'il concerne l'Occident:

> *Elbestioi, ethnos Libuès*. (…) *Hekataios Eurôpèi «Elbestioi kai Mastiènoi».*
> Elbestiens, peuple de Libye. (…) Hécatée, dans son livre sur *L'Europe*: «Elbestiens et Mastiènes».

Etienne semble ici rattacher les Elbestiens à la Libye sur la foi d'une citation de Philistos. Mais il se contredit aussitôt après en citant Hécatée qui place les Elbestiens à côté des Mastiènes, et ces deux peuples en Europe. Dans la classification que les éditeurs modernes ont héritée d'Etienne, où devons-nous placer les Elbestiens? Pas en Libye, évidemment. Pas non plus chez les Mastiènes, puisqu'ils se situent au même niveau dans l'exposé d'Hécatée. A Tartessos, en Ibérie, près des Colonnes? Aucune solution n'est satisfaisante. Les cadres génériques fournis par Etienne peuvent être utilisés au mieux –et avec prudence– comme des orientations géographiques approximatives, mais absolument pas comme des éléments constitutifs de la vision ethno-géographique d'un géographe de l'archaïsme grec.

Pour nous faire une idée du *modus operandi* d'un auteur de l'époque classique que la géographie ethnique de l'Occident intéressait plus qu'il n'était habituel, la seule source vraiment précise dont nous disposions est un assez long fragment d'un mythographe mineur nommé Hérodore[28].

> Fr. 2a. Cette nation (*genos*) ibérique qui habite les côtes du Détroit est divisée en plusieurs tribus (*phula*) qui portent des noms différents, bien qu'il s'agisse d'une seule nation (*genos*). Tout d'abord, ceux qui habitent à l'extrémité de la terre vers le couchant s'appellent les *Kunètes* (à partir d'eux,

28. Hérodore d'Héraclée, mythographe de la fin du Ve siècle, auteur d'un ouvrage *Sur Héraclès* dont il ne reste que quelques fragments.

> en allant vers le nord, on trouve aussi les *Glètes*), puis viennent les *Tartèsioi*, puis les *Elbusinioi*, puis les *Mastinoi*, puis les *Kelkianoi*, et ensuite [lacune], enfin le *Rhodanos*[29].

Sans entrer dans l'analyse de détail, on constate un souci de classification ethnique (plus que géographique) qui se traduit par une organisation à deux niveaux hiérarchiques: un niveau générique, celui des *genè*, et un niveau inférieur, celui des *phula*. Nous ignorons ce que pouvait apporter comme précisions ou comme détails la suite du texte; on a cependant l'impression que l'effort d'Hérodore s'arrête là, et qu'il aurait été bien en peine d'attacher à chacun de ces noms barbares une description, un trait de mœurs, ou ne serait-ce qu'une localisation précise.

L'exemple d'Hérodore montre bien que les efforts des premiers géographes grecs ont tendu à mettre de l'ordre dans le chaos d'un monde barbare mal connu, soit en simplifiant, soit en regroupant les données plus ou moins précises dont ils disposaient. Ce souci de nomenclature et de classification est de toute évidence un des moteurs de la création des «ethnies» de l'Occident préromain. Mais ces exercices taxinomiques sont manifestement arbitraires, et plus personne ne songe à leur accorder une quelconque véracité du point de vue de l'organisation politique des peuples indigènes. La seule part d'authenticité que l'on devine dans un texte comme celui-ci vient des noms eux-mêmes, dont certains remontent peut-être, à travers d'inévitables altérations, à des ethnonymes réels.

L'ethnographie qui s'ébauche ainsi, entravée par les procédés littéraires de l'itinéraire géographique, se résume en fin de compte à une collection de vignettes flottantes, sans ancrage réel dans l'espace occidental, et bien sûr sans contenu culturel ou politique. Les peuples qu'elle nous fait apercevoir ne sont pas toujours des inventions, mais ils ne sont pratiquement d'aucune utilité pour l'historien du monde indigène.

2. *Pendant la conquête: Polybe et Tite-Live*

Les récits historiques contemporains de la conquête ou qui s'appuient sur des sources annalistiques proches des événements, comme c'est le cas de Tite-Live, présentent pour notre propos un intérêt tout particulier. Ce sont les seules, parmi toutes les sources qui nous sont parvenues, qui mettent en scène des entités politiques de type «peuple» (*ethnè*, *gentes*) et nous les montrent en action, face aux Romains ou aux Carthaginois, permettant ainsi mieux qu'une sèche description de connaître ou de deviner leur organisation, leur importance numérique, leurs alliances et parfois leur évolution. Mais ces sources comportent aussi de graves insuffisances: elles sont allusives, parfois fautives dans la transmission des noms propres, souvent contradictoires.

29. La dernière partie de la phrase est corrompue.

Je n'examinerai ici en détail que le cas de Polybe, car il offre le double intérêt, qui s'ajoute à ses qualités d'historien, d'avoir foulé lui-même le sol de l'Hispanie, précisément à l'époque de la guerre de Numance, et d'afficher à plusieurs reprises des prétentions de géographe.

Polybe caractérise les Ibères par un mélange de critères géographiques et culturels[30]. Il est le premier à donner aux Ibères des frontières géographiques absolument nettes, en fixant aux Pyrénées la limite qui les sépare des Gaulois ou Celtes (*Keltoí*)[31], faisant ainsi coïncider une articulation majeure de la géographie physique de l'Occident avec une frontière ethnique. Cette division radicale entre Ibères et Celtes marque un tournant définitif par rapport à la tradition grecque antérieure, puisque nous savons que les prédecesseurs de Polybe amenaient les Ibères jusqu'à l'Hérault ou jusqu'au Rhône, et les Celtes jusqu'à l'Extrême Occident, au-delà des Colonnes d'Héraclès. Perpendiculairement à la frontière pyrénéenne, Polybe introduit une autre limite géographique, celle de la ligne de partage des eaux entre «la partie qui est tournée vers notre mer, qui est appelée *Ibèria*, et celle qui est tournée vers la mer extérieure ou grande mer», qui n'a pas encore reçu de dénomination commune et qui est habitée par des «peuples (*ethnè*) barbares et populeux» (III 37.11).

On a donc d'un côté un seul et vaste ensemble «ethnique», celui des Ibères, et de l'autre une multitude de petits peuples mal connus. Il est cependant difficile de donner un contenu précis à ce concept générique que sont les Ibères de Polybe. Dans le passage que l'on vient de citer, le critère géographique est évidemment contaminé par des référents culturels, voire idéologiques: la région atlantique est celle des peuples les plus barbares et les plus mal connus, l'Ibérie méditerranéenne[32] est au contraire celle des peuples les mieux connus et les plus policés. Mais Polybe ne nomme pas ces peuples. Il nous donne lui-même la raison de cette omission volontaire: l'accumulation de noms propres barbares, dépourvus de signification pour un Grec, aurait rendu son récit «confus et inintelligible»[33]. L'emploi du générique *Ibères* fut pour lui une façon d'éviter d'avoir recours à ces ethniques barbares.

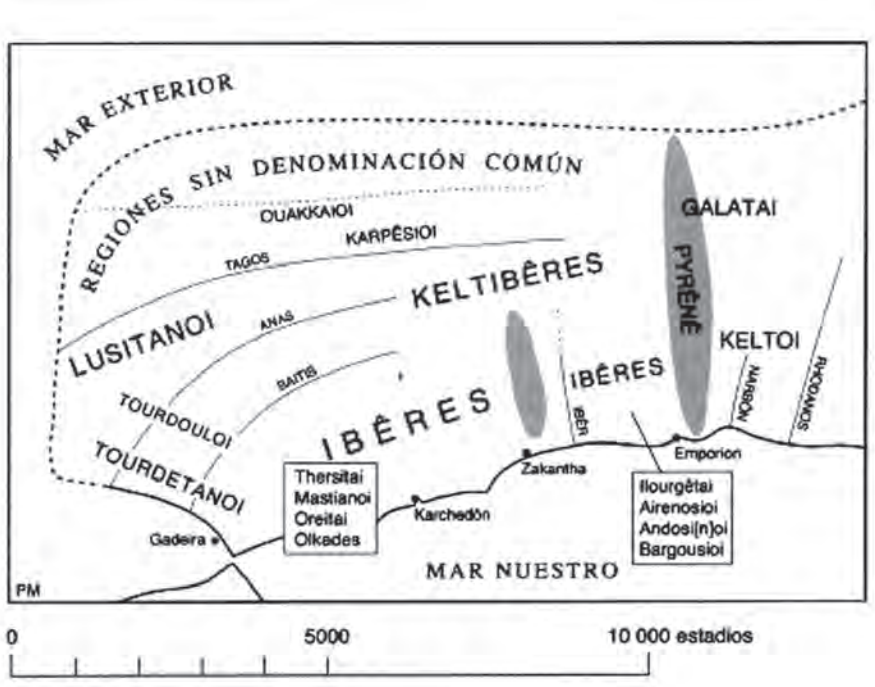
Il faut des circonstances particulières, en dehors des passsages proprement géographiques de l'œuvre, pour que Polybe consente à citer nommément des peuples de l'Ibérie. C'est le cas, par exemple, de la transcription des noms de peuples qui figuraient sur l'inscription bilingue du cap Lacinium mentionnant

30. Je résume ici certaines analyses présentées dans mon article «Sobre la polisemia de los nombres *íber* e *Iberia* en Polibio», dans *Polibio y la Península Ibérica. Revisiones de Historia Antigua IV, Veleia* – Anejo 4, sous presse.
31. Polybe, III 37.9-11 et surtout III 39.4.
32. Je laisse de côté dans cette analyse les passages moins nombreux dans lesquels Polybe utilise *Ibèria* dans un tout autre sens, pour désigner la totalité de la péninsule, comme traduction du latin *Hispania*. Mais il est important de noter que l'ethnonyme *Ibères* n'est jamais utilisé par Polybe en référence à l'Ibérie-péninsule; il est appliqué exclusivement aux peuples des régions méditerranéennes.
33. Polybe, III 36.3-4.

les contingents hispaniques envoyés par Hannibal en Afrique au moment de son départ pour l'Italie: *Thersitai*, *Mastianoi*, *Orètes*, *Ibères*, *Olkades* (III 33.9)[34]. C'est le cas encore des quatre peuples que rencontre Hannibal lors de sa progression entre l'Ebre et les Pyrénées: *Ilourgètai*, *Bargousioi*, *Airenosioi*, *Andosinoi* (III 35.2). En dehors de ces énumérations ponctuelles, sans doute motivées par le caractère exceptionnel de l'expédition d'Hannibal, le refus de citer les peuples ibériques par leur nom est systématique. On le voit bien quand Polybe présente Andobalès comme «le roi des régions de l'intérieur»[35], alors que la source qu'il utilisait mentionnait très probablement le peuple des Ilergètes[36]. En dehors du livre III, il n'existe en tout et pour tout qu'une seule mention avérée d'un ethnonyme ibérique, transmis malheureusement par nos manuscrits sous une forme qui semble corrompue[37].

Polybe porte sur cet agrégat largement artificiel un regard ambivalent, chargé de contradictions. D'un côté, les Ibères sont indubitablement des Barbares, ce qui transparaît surtout dans les jugements portés sur les hommes. Le mélange de perfidie et d'aveuglement politique qui caractérise Abilux, souverain d'un peuple non identifié (III 98.2), et Andobalès, roi des Ilergètes[38], est typiquement barbare. C'est sur le même ton que sont évoquées les prétentions de parvenu mal dégrossi d'un roi ibère anonyme qui boit de la vulgaire bière dans de la vaisselle d'or (XXXIV 9.14). A l'opposé, les Ibères se distinguent des peuples plus sauvages de l'intérieur et du versant océanique par un certain nombre de traits de civilisation. Ils possèdent des villes riches et puissantes, dotées d'institutions politiques comparables à celles de la Grèce, comme le montre au livre III la description de Sagonte. Le roi Edecon se présente à Scipion acccompagné par une véritable cour de «parents et d'amis», à la façon d'un souverain hellénistique (X 34.4); la femme d'un autre roi est traitée par le même Scipion avec respect, «comme sa propre sœur» (X 18.15). Cette image ambiguë, mi-barbare, mi-civilisée, n'est pas sans rappeler la façon dont Polybe, et avec lui de nombreux auteurs romains, considèrent les Carthaginois.

34. Sur ce passage et sur l'acception particulière (territorialement plus réduite) des *Iberes* qui y figurent, voir MORET, P., «Sobre la polisemia…», art. cit.
35. Polybe, III 76.7.
36. *Cf.* C'est ce qu'on peut déduire des passages parallèles de Tite-Live, XXI 61.5-11 et XXII 21.1-4, qui mentionnent expressément les Ilergètes.
37. Polybe, X 18.7: *Lengètai* ou *Lenchètai*. Les autres cas sont douteux, soit en raison de leur position géographique incertaine (*Konioi* en X 7.5), soit parce qu'il s'agit d'une émendation au texte des manuscrits (*Edètanoi* en X 34.2; sur ce dernier ethnonyme, voir plus loin).
38. Sur la façon dont ce roi, appelé Indibilis chez Tite-Live, est caractérisé par Polybe, voir MORET, P. (1997): 157-159.



Carte de la péninsule Ibérique, reconstituée schématiquement d'après les descriptions et les indications de distance de Polybe (livres III et XXXIV). Encadré: noms de peuples ibères mentionnés dans le livre III.

Ce tableau de l'Ibérie est en outre obscurci par un deuxième écran, ou plutôt par une deuxième source de confusion: je veux parler de la diversité et de l'hétérogénéité des sources qu'il utilise. L'études des noms de lieux et des noms de peuples ibériques mentionnés par Polybe est, à cet égard, très instructive. Dans le livre III, les deux tiers des ethnonymes hispaniques (sept sur onze) sont des hapax: *Karpèsioi*, *Airenosioi*, *Andosinoi*, *Bargousioi*, *Ilourgètai*, *Orètes* et *Thersitai*, auxquels on peut ajouter *Olcades* qui n'apparaît par ailleurs que dans des chapitres de Tite-Live qui dérivent certainement de Polybe[39]. On peut en déduire que Polybe eut recours, pour la rédaction de ce livre, à un répertoire de noms barbares différent de celui qu'allait imposer, à partir du milieu du IIe siècle, la géographie hellénistico-romaine. On peut en outre affirmer que les sources dans lesquelles il trouva ces noms propres étaient principalement rédigées en grec[40], comme l'attestent les suffixes grecs en *-tès* et *-sios* qui caractéri-

39. Les noms en question se trouvent tous dans les chapitres 14, 33 et 35 du livre III.
40. *Ouakkaioi* est le seul ethnonyme du livre III qui semble être parvenu à Polybe par le biais d'un filtre latin (*u* latin > *ou* en grec à l'initiale).

sent la moitié des ethnonymes du livre III[41], ainsi que le fait qu'un de ces ethnonymes reproduise un nom propre grec bien connu (*Thersitai* est le pluriel de *Thersitès*, l'antihéros de l'Iliade)[42]. Ces divers indices portent à croire que ce fut chez des historiens grecs proches d'Hannibal, comme Silénos ou Sosylos, que Polybe trouva la plupart des noms géographiques du livre III.

La situation change du tout au tout à partir du livre X. Les hapax disparaissent et on ne trouve plus qu'une seule formation à suffixation grecque: *(I)lengètai* (X 18.7). En revanche, on voit apparaître plusieurs noms directement transcrits du latin[43], certains avec la désinence *-itani* / *-etani* qui, selon M. Faust, caractérise les noms créés par les Romains pendant la seconde guerre punique[44]. Le cas le plus frappant, dans cet ordre d'idées, est la substitution de *Karpèsioi* (livre III) par *Karpètanoi* (livre X) pour nommer le même peuple de la Meseta. Ce sont donc, indiscutablement, les sources latines –soit par le biais des annalistes, soit grâce aux contacts directs que Polybe maintenait avec le haut commandement romain– qui prennent progressivement la relève.

On est en droit de supposer que ce changement joua un rôle dans l'évolution du concept d'Ibérie chez Polybe, favorisant l'utilisation du mot *Iberia* comme synonyme de *Hispania* au détriment de son acception ethno-géographique plus limitée, même si, dans le détail, cette évolution ne peut pas être mesurée avec précision, vu l'état fragmentaire de la dernière partie de l'œuvre et plus particulièrement du livre XXXIV, supposé consacré à la géographie.

En résumé, la vision polybienne du paysage ethnique de l'Ibérie peut recevoir trois qualificatifs:

- Elle est volontairement simplifiée, ramenée à une seule grande entité artificielle qui annule la diversité des régions culturelles et des communautés politiques.

- Elle est idéologiquement biaisée par une partition plus théorique que réelle entre l'Ibérie méditerranéenne et le monde barbare océanique. Les Ibères de Polybe sont une construction intellectuelle partiellement abstraite, teintée de moralisme, très éloignée de la réalité indigène.

- Elle est fondamentalement hétérogène, étant formée à partir de deux séries de sources très différentes, les unes grecques et plutôt philopuniques, les autres romaines, qui ne donnaient pas les mêmes noms aux peuples ibériques et les répartissaient différemment. Si Polybe ne s'est pas soucié d'harmoniser la documentation primaire qu'il avait réunie, comment pourrions-nous choisir à sa place?

41. *Karpèsioi, Airenosioi, Bargousioi, Ilourgètai, Thersitai.*
42. Ce mécanisme de réfection des noms barbares à partir de mots grecs qui leur ressemblaient plus ou moins est bien connu. On trouve, chez le même Polybe, mention d'une ville ibérique (inconnue) nommée *Althaia* (III 13.5), ce qui est en Grec soit un nom de femme, soit le nom de la guimauve, et une autre ville qu'il appelle *Kissa* (III 76.5, «la pie»), alors que nous savons par les légendes monétaires que son nom indigène était *Kese*.
43. Dans le livre X: *Lusitanè*, *Karpètanoi*; dans le livre XXXIV: *Tourdètanoi*, *Tourdouloi*; dans le livre XXXV: *Lusitanoi.*
44. FAUST, M. (1966).

Un examen des chapitres hispaniques de Tite-Live conduirait à des conclusions encore plus pessimistes. De façon théorique, Tite-Live, tout comme Polybe, oppose aux *maritimi populi* de la côte orientale les *ferociores gentes* des régions montagneuses de l'intérieur[45]. Dans le détail, bien qu'il consente de temps en temps à nommer des *gentes* du sud-est et du sud de l'aire ibérique[46], Tite-Live est encore moins fiable que Polybe, car il est dramatiquement dénué de sensibilité géographique: incapable de situer correctement dans l'espace péninsulaire les peuples qu'il trouve cités dans ses sources, il se livre à des assimilations abusives qui brouillent encore un panorama lacunaire. Pour ne donner que deux exemples, il choisit d'appeler *Turdetani* un petit peuple des environs de Sagonte (XXI 6.1) qui n'avaient certainement rien à voir avec les authentiques Turdétans de l'actuelle Andalousie[47], et une assimilation du même genre semble être à l'origine du doublet constitué par les *Ausetani* de la plaine de Vic et les *Ausetani* (*Ositani?) du Bas Aragon[48]. Dans ces conditions, force est de conclure que Tite-Live ne peut être utilisé qu'avec une extrême prudence, et seulement comme source d'appoint, pour la restitution des ethnies ibériques et de leurs territoires.

3. *Après la conquête: de l'*ethnos *à la* regio *dans une Hispanie recomposée*

A partir du règne d'Auguste, dès lors que le morcellement des peuples est perçu comme un obstacle à l'intégration des provinces (alors que ce même morcellement avait favorisé les entreprises des Romains pendant la période de conquête), il devient nécesssaire au pouvoir romain de procéder à une «simplification de la mosaïque ethnique et politique» de la péninsule[49].

Paradoxalement, cette refonte administrative complique le travail du géographe qui, tout en maintenant autant que faire se peut la technique d'exposé itinéraire ou odologique de ses prédecesseurs hellénistiques, doit répartir les communautés civiques (*ciuitates*, *populi*) qui forment désormais la trame de la société hispanique dans plusieurs ensembles qu'il n'est pas toujours facile d'emboîter les uns dans les autres et qui fonctionnent sur des plans différents: *provinciae*, *conuentus*, *regiones* et –à titre résiduel– *gentes*. Concernant cette période, les trois principaux témoins sont Strabon, Pline l'Ancien et Ptolémée.

Strabon exigerait une étude à part, car il se situe à la confluence de plusieurs conceptions de la géographie et de plusieurs perceptions des espaces occcidentaux: celles des mythographes et des périégètes grecs, auxquels il se réfère à maintes reprises et dont il est parfois tributaire; celle des philosophes, en particu-

45. A propos de Cn. Scipion, dont la *clementiae fama non ad maritimos modo populos sed in mediterraneis quoque ac montanis ad ferociores iam gentes ualuit* (Tite-Live, XXI 60.4). L'idée est la même que dans le passage évoqué plus haut où Polybe divise la péninsule entre peuples méditerranéens et «nations barbares» du versant atlantique (III 37).
46. On en trouvera la liste dans PELLETIER, A. (1986): 9.
47. Le récit parallèle d'Appien donne un nom qui doit être plus proche de la réalité: *Torbolètes* (*Iber.*, 10).
48. BENAVENTE, J.A., MARCO, F. & MORET, P. (2003): 242-243.
49. LE ROUX, P. (1995): 65.

lier Posidonios qu'il utilise régulièrement; et enfin, plus ponctuellement, celle de l'historiographie romaine. Cette diversité de registres et de références, qui fait toute l'originalité de l'œuvre de Strabon, oblige à un examen serré, au cas par cas, des contextes d'emploi de mots comme *ethnos* ou *chôra*, ainsi qu'à un bilan comparatif des ethnonymes qu'il mentionne, toutes choses qui dépasseraient le cadre de cet article.

Ptolémée, le plus tardif des trois, pose également des problèmes spécifiques, d'abord parce que son propos n'est pas ethnographique, ni même descriptif au sens de la géographie classique, mais «géométrique» et cartographique, et ensuite parce que ses listes regorgent d'erreurs et de contradictions internes. Du point de vue qui est le nôtre ici, il ne nous apprend rien de plus que Pline[50], auquel je limiterai donc mon analyse.

La description de l'Hispanie contenue dans le livre III de l'*Histoire naturelle* de Pline est une construction complexe dans laquelle la composante ethnique n'apparaît qu'en toile de fond, supplantée par les nouvelles entités territoriales et administratives romaines. Comme l'a bien montré Jürgen Untermann[51], dans toute la région méditerrannéenne et dans la vallée de l'Ebre jusqu'à Caesaraugusta, ce sont les *conuentus* romains qui apparaissent comme les principaux cadres opératoires de classification. Il ne reste des peuples ibériques que de «lointaines réminiscences», matérialisées dans le système plinien par des *regiones* à contenu principalement géographique.

Voyons les choses de plus près (*nat.*, 3.3,18-25). La présentation de l'Hispanie citérieure, pour sa partie méditerranéenne, se fait en deux volets. Après avoir livré en préambule quelques données chiffrées sur la province (nombre de *conuentus*, nombre d'*oppida* de divers types), Pline commence par une description qui ressemble beaucoup à celle de Strabon. En effet, elle est globalement itinéraire, allant du sud-ouest au nord-est le long de la côte avec seulement deux digressions vers l'intérieur des terres au début et à la fin, et elle commence par égréner des ethnonymes (*primi in ora Bastuli, post eos quo dicetur ordine intus recedentes Mentesani, Oretani et ad Tagum Carpetani,* etc.). Mais très vite on passe à une autre réalité, celle des *regiones*. Brusquement, à partir de la Bastétanie, les peuples ne sont plus mentionnés par leur nom au pluriel; ce sont dorénavant des ensembles géographiques –et non ethniques– qui sont cités et localisés: *regio Bastitania, Deitania*[52]*, Contestania*, *regio Edetania*, *regio Ilergaonum*, *regio Cessetania*, *regio Ilergetum*. Ces noms se présentent pour la plupart comme des choronymes à suffixe en *-itania* ou *-etania*, dérivés d'ethnonymes à suffixe *-itani* / *-etani*; seuls deux d'entre eux sont des ethnonymes au génitif pluriel («région

50. Pour une comparaison chiffrée entre les listes de Pline et de Ptolémée, voir GÓMEZ FRAILE, J.M. (1997): 113-128.
51. UNTERMANN, J. (1992): 28.
52. Voir plus loin la partie consacrée à ce choronyme, supprimé (à tort selon nous) par la plupart des éditeurs récents de Pline.

des Ilergaons», «région des Ilergètes»). Ce n'est qu'à la fin du parcours, une fois parvenus au pied des Pyrénées, qu'on retrouve des noms de peuples au pluriel sans mention de *regiones*, lorsque Pline fait à nouveau retour vers l'intérieur des terres, en utilisant d'ailleurs la même formule qu'au début: (…) *flumen Rubricatum, a quo Laeetani et Indigetes, post eos quo dicetur ordine intus recedentes radice Pyrenaei Ausetani, Fitani, Iacetani perque Pyrenaeum Ceretani, dein Vascones*.

De façon on ne peut plus nette, le paysage de la Citérieure littorale s'articule donc en sept *regiones*: du sud au nord, Bastitanie, Déitanie, Contestanie, Edétanie, Région des Ilergaons, Cessétanie, Région des Ilergètes. Mais il y a des exceptions, au début et à la fin: des peuples sont cités là en tant que tels, sans choronyme. Pourquoi cette différence de traitement? J. Untermann a fait remarquer très judicieusement que le découpage en grandes *regiones* est, chez Pline, une particularité de l'Ibérie méditerranéenne; ailleurs, dans les *conuentus* du Nord-Ouest et de la Meseta celtique, le territoire reste structuré sur une base partiellement ethnique, puisque un échelon intermédiaire y est formé par des peuples (concrètement, des ethnonymes au pluriel)[53]. C'est une différence de cet ordre que reflètent peut-être les changements de nomenclature de Pline dans le passage que nous analysons. En effet, en dehors des *Bastuli*, les entités qu'il désigne par des ethniques au pluriel sont des peuples de l'intérieur montagneux et du piémont pyrénéen, plus fractionnés et moins intégrés que ceux du littoral dans de vastes ensembles territoriaux.

La seconde partie (§ 23-25) est une énumération des principaux *populi* de la Citérieure, classés cette fois par *conuentus* (Tarragone, Caesaraugusta et Carthago Nova), et répartis à l'intérieur de ceux-ci selon leur statut juridique. Rappelons –on l'oublie parfois– que quand Pline se réfère comme ici à des *populi*, il ne s'agit pas de peuples au sens des *ethnè* des géographes hellénistiques (dans ce cas il aurait dit *gentes*), mais de communautés de citoyens des cités privilégiées ou stipendiaires.

Il y a entre ces deux sections (celles des *regiones* et celle des *populi*) des apparences de répétitions: le même ethnique se retrouve à plusieurs reprises dans la description de la première partie et dans la liste de la deuxième[54]. Mais il ne s'agit pas de la même chose. Dans la deuxième partie, les *Edetani* sont cités en tant que *populus* du *conuentus* de Tarragone, sur le même plan que les *Gerundenses*, habitants de Gerunda, ou les *Baeculonenses*, habitants de Baeculo. Pline se réfère ainsi aux citoyens d'Edeta Leiria, et non aux membres du peuple des Edétans. De la même façon, les *Ausetani* renvoient à la seule cité d'Ausa, les *Bastitani* à Basti, les *Mentesani* à Mentesa, les *Oretani* à Oretum.

Les *regiones* sont donc absentes des paragraphes consacrés aux *conuentus* et à leurs cités, sauf lorsque Pline précise que Caesaraugusta, chef-lieu du *co-*

53. UNTERMANN, J. (1992): 28-29.
54. *Ausetani, Edetani, Bastitani, Mentesani, Oretani.*

nuentus qui porte son nom, appartient à la *regio Sedetania*[55]. Cela ne veut dire en aucune façon que les limites du *conuentus* et de la *regio* en question coïncidaient, puisque le *conuentus* de Caesaraugusta incluait aussi une bonne partie de la Celtibérie. Sans doute Pline a-t-il ressenti le besoin de rattraper une omission, en nommant ici une région qu'il avait passée sous silence dans le parcours géographique qui précède parce qu'elle n'atteignait pas le littoral.

Il n'est fait mention d'aucune autre *regio* dans la description de l'Hispanie, à une exception près, celle de la Béturie, région qui s'étend entre l'Anas (Guadiana) et le Baetis (Guadalquivir), aux confins de la Turdétanie et de la Lusitanie[56], et qui est «divisée en deux parties et également en deux peuples»: les Celtiques et les Turdules[57]. Ces deux peuples (*gentes*) sont des entités ethniques (au sens hellénistique du terme), tandis que la Béturie n'est qu'une construction géographique, une *regio*, qui est définie par des éléments strictement physiques (un interfluve entre l'Anas et le Bétis). Le fait qu'elle contienne deux peuples profondément différents prouve, s'il était besoin, le caractère non ethnique de la notion plinienne de *regio*. Le nom *Baeturia* est d'ailleurs vraisemblablement une formation latine, comparable à *Etruria* ou à *Liguria*, créée à partir du nom du fleuve *Baetis*. Ce nom n'a donc probablement pas de racine indigène, ou s'il en a une c'est par le seul biais de l'hydronyme.

Ce passage sur la Béturie est d'ailleurs d'un très grand intérêt. C'est le seul où Pline livre des indices palpables de ce que représente, pour lui, une *gens*. Lorsqu'il dit que «le fait que les Celtiques sont venus *a Celtiberis ex Lusitania*[58] est démontré par leurs cultes, leur langue, les noms de leurs villes»[59], il est clair que pour lui les critères les plus fiables, en ce qui concerne l'identité ethnique d'un groupe humain, sont des critères linguistiques et religieux. Cette attention portée aux ethnies (*gentes*) de l'Hispanie celtique rend plus frappante encore, par contraste, leur absence totale dans la description de l'Hispanie méditerranéenne non celtique. Les *regiones* les ont complètement supplantées.

Notre propos n'est pas de savoir à quoi correspondaient exactement les *regiones* de Pline. Au-delà de leur caractérisation géographique, il est probable qu'il s'agissait de divisions administratives fonctionnant à un échelon intermédiaire entre la cité et le *conuentus*. Il existe, à cet égard, une coïncidence trop remarquable pour être fortuite entre la carte des *regiones* de l'Ibérie méditerranéenne et celle des cités (toutes des colonies) qui frappent monnaie à l'époque

55. Leçon des manuscrits, préférable à *Edetania* que donnent la plupart des éditeurs.
56. la Béturie est une division géographique apparemment tardive, largement artificielle, et qui n'a même pas d'existence juridique à l'époque romaine (ENRÍQUEZ NAVASCUÉS, J.J. [1995]: 49-76).
57. Pline, *nat.*, 3.1,13: *Quae autem regio a Baete ad fluuium Anam tendit extra praedicta, Baeturia appellatur, in duas diuisa partes totidemque gentes: Celticos* (…), *Turdulos* (…).
58. Le jeu des prépositions laisse entrevoir qu'à partir d'un foyer celtibère, quelque part dans l'est ou le nord de la Meseta, ces «Celtiques» firent d'abord étape en Lusitanie, dans le bassin inférieur du Tage, avant de s'établir au sud du Guadiana.
59. *Celticos a Celtiberis ex Lusitania aduenisse manifestum est sacris, lingua, oppidorum uocabulis* (*nat.*, 3.1,13).

d'Auguste[60]: Emporiae–Indigetes[61], Tarraco–Cessetania, Ilerda–Regio Ilergetum, Dertosa–Regio Ilergaonum, Sagonte–Edetania, Ilici–Contestania, Carthago Nova–Deitania (?), Acci – Bastitania. C'est sans doute dans cette direction-là qu'il faut porter la réflexion. Mais quoi qu'il en soit, il est indubitable que ces grandes entités territoriales ont perdu, à cette époque, tout contenu ethnique: seul leur nom perpétue encore le souvenir des anciens peuples de l'Ibérie indépendante.

DES DANGERS DE L'USAGE ARCHÉOLOGIQUE DES ETHNONYMES LITTÉRAIRES

Comme on vient de le voir, les dénominations ethniques des Anciens répondent, en ce qui concerne l'Ibérie, à des motivations et à des logiques complètement différentes selon les époques de leur production et selon les genres litttéraires. Les historiens sont a priori les plus fiables, mais leurs récits sont lacunaires, biaisés et contradictoires; les géographes des époques archaïque et classique sont contraints au bricolage et à l'invention par une information déficiente et par le poids des mythes de l'Extrême Occident; les géographes du Haut Empire, sous couvert d'ethnonymes, ne nous parlent plus de peuples, mais de territoires administratrifs. Les lacunes du corpus et les erreurs de la transmission manuscrite ont encore contribué à brouiller les perspectives. Dans cette situation quasi désespérée, il est important de se prémunir contre deux risques opposés: le fixisme et l'historicisme.

L'approche fixiste tend à mettre toutes les sources sur le même plan, «à plat», en les amputant de leur profondeur historique. On ne tient pas compte des contextes de production des ethniques, ni même du fait que ce sont des représentations et non des données primaires. Grâce à quoi l'on s'empresse de mettre en série des noms qui se ressemblent, ou de réunir autour d'un même nom de peuple des informations tenues pour complémentaires – sur sa localisation, ses mœurs, sa langue –, alors qu'elles se trouvent dispersées entre des auteurs d'époques très différentes. Ou bien encore, pour combler les lacunes d'une carte de répartition des «groupes ethniques», on a recours à des ethnonymes qui apparaissent dans les sources écrites à plusieurs siècles de distance[62]. En ce qui concerne le Nord-Est de la péninsule, il a été récemment suggéré que le «panorama ethnique» de Pline et de Ptolémée pouvait correspondre dans ses grandes lignes à celui que les Romains découvrirent à la fin du III^{e} siècle avant notre ère[63]. Cela est doublement discutable: d'abord parce que le tableau élaboré par Pline et partiellement repris par Ptolémée n'est pas de nature ethnique, comme on l'a vu; ensuite parce que la fixité des ethnies est démentie par les sources plus ancien-

60. Sur ces émissions d'époque augustéenne, voir en dernier lieu GARCÍA BELLIDO, M.P. & BLÁZQUEZ CERRATO, C. (2002), vol. 1: 30-31 et fig. 6.
61. Les *Indigetes* sont la seule entité territoriale de cette série double qui ne soit pas présentée par Pline comme une *regio*.
62. C'est ainsi que se côtoient sur une carte récente les Sordes, les Elisyques, les Volques Arécomiques et les Salyens (GARCÍA, D. [2001]: 76, fig. 4).
63. SANMARTÍ, J. (2001): 24.

nes (Polybe notamment) qui évoquent, pour cette région, d'autres groupements et d'autres peuples qui ne seront plus jamais cités après la fin de la seconde guerre punique.

A l'inverse, la lecture historiciste met l'accent sur les variations observées entre des sources d'époques différentes concernant un même peuple, ou plusieurs peuples dans une même aire géographique, pour en déduire une évolution diachronique. Cet exercice a été systématiquement pratiqué dans la première moitié du XX^{e} siècle par Schulten, Bosch Gimpera et leurs continuateurs. Pour eux, un peuple dont le territoire s'avère plus petit chez un auteur plus récent est un peuple en décadence; un peuple qu'on voit cité dans une autre région est en expansion ou en migration; un peuple qui n'est plus mentionné est un peuple qui a disparu ou qui a été absorbé par un voisin, etc. Les lectures se sont faites aujourd'hui plus prudentes, mais le point de vue reste souvent le même: on confond les variations des témoignages littéraires, qui sont des données extrinsèques, avec l'évolution interne du monde indigène.

Ainsi, dans le Nord-Est, on a supposé que les Misgètes, cités par le seul Hécatée, auraient engendré en se fragmentant au V^{e} siècle cinq nouveaux peuples: Léétans, Ausétans, Indicètes, Sordones et Elisyques; de même, les Ilaraugates auraient donné naissance, en se scindant, aux Ilercavons, aux Ilergètes et aux Cessétans[64]. En Andalousie, des hypothèses anciennes de Schulten et de Bosch Gimpera sur la localisation de peuples cités par Hécatée et Aviénus (Iléates, Etmanes, Mastiènes) ont été reprises pour nourrir une reconstitution historique de la périphérie de Tartessos au VI^{e} siècle[65]. Mais parler à ce sujet de «referencias históricas escritas para los siglos VI al V a.C.», c'est se méprendre sur la nature de ces sources, qui sont aux antipodes de la démarche historique d'un Hérodote ou d'un Thucydide.

Je m'arrêterai plus longuement, en guise de conclusion, sur deux exemples qui illustrent au mieux les difficultés d'interprétation des sources et les erreurs qu'elles peuvent susciter. Ils concernent deux région de l'Ibérie orientale: l'Edétanie et la Contestanie.

Edetania, Edeta, Edecon

Dans tous les travaux récents qui traitent ou évoquent en passant la question des Edétans, l'accord semble unanime sur l'existence d'un lien étymologique et par conséquent ethnique (ou pour le moins territorial) entre quatre noms propres donnés par les sources littéraires: *Edecon* (un roi), *Edeta* (une cité), *Edetani* (un peuple) et *Edetania* (une région)[66]. Pour résumer en quelques mots l'évolution historique qui est généralement admise, *Edeta*, identifiée avec le site archéologique du Tossal de Sant Miquel de Liria (Valence), est à la fin du III^{e}

64. PADRÓ, J. & SANMARTÍ, E. (1992): 187-188.
65. RUIZ, A. & MOLINOS, M. (1993): 108 et 112.
66. Entre autres: UROZ SÁEZ, J. (1983): 164-169, repris notamment par BONET, H. (1995): 497-500.

siècle la capitale des *Edetani*, sur lesquels règne un roi nommé *Edecon*. A l'époque romaine impériale, le nom de la cité (qui a été reconstruite au pied de la colline de Liria) est devenu *Edeta-Leiria* et elle est désormais rattachée à la région *Edetania*, héritière d'une Edétanie ethnique déjà existante au IV^e^ siècle av. J.-C.

La cohérence de cette série de noms propres, apparemment très homogène, pose en fait de nombreux problèmes. Commençons par ce qui peut être tenu pour certain. Les toponymes *Edeta* et *Leiria* n'apparaissent que chez Ptolémée, qui les met en synonymie dans une liste des cités des *Edètanoi* (II 6.62). Leur localisation à Liria (Valence) est assurée par la permanence du nom et par plusieurs inscriptions d'époque impériale trouvées à cet endroit précis, dans lesquelles l'adjectif *Edetanus* se réfère sans équivoque à la ville d'origine du personnage honoré (CIL II, 3786, 3793, 4251). Dans le même sens, Pline cite les *Edetani* parmi les *populi* du *conuentus* de Tarraco (3.3,23); sous ce terme, comme on a vu, il désigne les citoyens d'*Edeta*, et non un peuple d'origine ibère. Le tableau est donc relativement clair pour l'époque impériale: une ville nommée *Leiria Edeta*, située sans aucun doute à Liria, appartient à une région *Edetania* qui s'étend approximativement, d'après la description de Pline (3.4,20), du Júcar au Mijares.

Pour les époques antérieures, les données sont plus maigres et beaucoup plus confuses. Tite-Live ne semble pas connaître ce peuple[67]. Strabon, si l'on s'en tient strictement au texte des manuscrits, ne cite pas les Edétans. On trouve dans trois passages du livre III des noms plus ou moins proches, que les éditeurs du XIX^e^ et du XX^e^ siècle ont abusivement tous transformés en *Edètanoi*: *Elètanoi* (III 4.1), *Dittanoi* (III 4.12) et *Sidètanoi* (III 4.14). *Dittanoi*, comme on verra plus loin, doit être plutôt rapproché de la *Deitania* de Pline, et *Sidètanoi* de la *Sedetania* de Tite-Live et de Pline. Seul *Elètanoi* paraît susceptible d'être corrigé en *Edètanoi*. Mais cette émendation pose aussi problème, car ces *Elètanoi* / *Edètanoi* vivent d'après Strabon de Carthago Nova jusqu'à l'Ebre et même encore au-delà de ce fleuve. En d'autres termes, ils occupent un territoire beaucoup plus vaste que l'Edétanie de Pline, équivalant même à cinq régions de la liste plinienne: Déitanie, Contestanie, Edétanie, Ilergaonie et Cessétanie.

Quant à Polybe, on invoque souvent un passage du livre X qui non seulement citerait les Edétans, mais nous donnerait en outre le nom de leur roi, Edécon. En réalité, dans ce passage, le mot *Edètanoi* n'est donné par aucun manuscrit. Il s'agit d'une simple correction d'éditeur, introduite par Schweighäuser à la fin du XVIII^e^ siècle. Dans le texte des manuscrits, Edécon est seulement désigné comme *ton dunaton dunastèn*, «le puissant souverain» (X 34.2). C'est sans doute la bizarrerie d'une formulation basée sur une sorte de figure étymologique qui a incité Schweighäuser à proposer *ton Edètanôn dunastèn*, «le souverain des Edétans». Mais plusieurs objections peuvent être élevées contre cette émendation. La ressemblance des mots *dunaton* et *Edètanôn* est assez lointaine, et le glisse-

67. Il cite en revanche à plusieurs reprises les *Sedetani* (XXVIII 24.4; XXVIII 31.5; XXIX 1.26; XXXI 49.7), peuple de la moyenne vallée de l'Ebre certainement différent des *Edetani*, comme l'a montré FATÁS, G. (1973).

ment de l'un à l'autre n'est pas facile à justifier d'un point de vue paléographique. Polybe n'était pas un styliste, et les formules lourdes ou maladroites abondent dans son œuvre. Il n'est pas rare, chez Polybe comme chez Tite-Live, que le nom du peuple sur lequel règne un souverain indigène soit passé sous silence (ainsi Abilux, Corbis, Orsua). Mais le point qui me paraît le plus déterminant, c'est que lorsque Tite-Live traduit ou adapte ce passage (XXVII 17), il ne mentionne pas les *Edetani*; au contraire, il écrit *Edesco clarus inter duces*, ce qui est un équivalent acceptable de *dunatos dunastès*, en conformité avec la leçon des manuscrits de Polybe. Enfin, Polybe note au chapitre suivant que, grâce à l'exemple donné par Edécon, «tous les Ibères qui vivaient en-deçà du fleuve Ebre[68] choisirent le parti des Romains» (X 35.3). D'après le contexte, il paraît logique de situer également le royaume d'Edécon au nord de l'Ebre. Or, à l'exception d'un passage douteux de Strabon, les sources géographiques placent toutes l'Edétanie au sud de l'Ebre.

En somme, l'introduction de l'ethnonyme *Edètanoi* dans le texte de Polybe me semble totalement injustifiée. On me fera sans doute remarquer que, même en conservant la leçon des manuscrits, l'étymologie recommande l'attribution d'Edécon à l'Edétanie. De fait, on a souvent tiré argument de l'étroite ressemblance de ces deux noms pour présenter Edécon comme une sorte de roi éponyme des Edétans[69]. Je crois, au contraire, qu'une dérivation de ce genre, courante en Grèce dans des récits mythiques ayant trait à la fondation d'une lignée ou d'une nation par un roi légendaire, est anormale pour un personnage réel, ce qu'était assurément Edécon.

Le bilan est très maigre et peut se résumer en quelques mots. Les Edétans n'apparaissent pas dans nos sources avant Strabon[70], et encore s'agit-il chez cet auteur d'une mention corrompue, pas totalement avérée. L'extension du territoire qui leur est attribué varie dans de très grandes proportions entre Strabon, Pline et Ptolémée.

De la chaîne étymologique évoquée plus haut, le seul lien qui soit solidement assuré est celui qui unit *Edeta* et *Edetanus*. On pense habituellement, en ce qui concerne la cité, que le nom *Edeta* est plus ancien que *Leiria*. Il aurait désigné la ville ibérique qui fut bâtie au sommet de la colline de Sant Miquel, et qui d'après les résultats des fouilles fut occupée du IV^{e} siècle au début du II^{e} siècle[71]. Cette antériorité n'est pas du tout certaine, car le nom transmis par Ptolémée (et seulement par lui, ce qui est en général un motif de circonspection) a tout l'aspect d'avoir été créé *a posteriori* à partir d'un ethnonyme déjà latinisé, par apocope de la désinence finale du suffixe *-etanus*. En effet, dans l'hypothèse où l'ethnique à

68. C'est-à-dire, du point de vue romain, au nord du fleuve.
69. Mais c'est à tort que UROZ, J. affirme qu'Edécon était le roi des Edétans «comme Orissos fut celui des Orisses» (1983: 167). En fait, dans le passage auquel il est fait allusion, Diodore de Sicile évoque seulement «le roi des Orisses», *ton Orissôn basilea*, sans le nommer (XXV 12.1).
70. Rien ne permet d'affirmer que l'ethnique *Eidètes* (corr. *Esdètes* Holste, non nécessaire), cité cinq siècles plus tôt par Hécatée, correspond au même peuple.
71. BONET, H. (1995): 498.

suffixe latin aurait été formé à partir d'un nom de ville purement ibérique, celui-ci ne serait pas *Edeta* mais **Eda* ou **Ede*, sur le modèle *Ausa (Ause)* > *Ausetani*, *Kese* > *Cessetani* ou *Basti* > *Bastitani*. On doit donc restituer de préférence une séquence *Edetani* > *Leiria Edetana* > *Edeta*, d'où il résulte que *Leiria* est probablement le nom préromain de la cité, et que *Edeta* est un qualificatif ajouté au plus tôt à l'époque républicaine, indiquant l'appartenance de cette ville au groupe édétan.

Peut-on concevoir que cette *Leiria Edeta* fut la capitale des Edétans à l'époque préromaine, comme il est souvent dit? L'absence de mention dans les sources littéraires avant l'époque augustéenne rend cette supposition complètement gratuite, puisqu'elle est aussi impossible à défendre qu'à réfuter. Je ferai seulement remarquer que, malgré sa place centrale au cœur de la plaine du Turia, malgré l'ampleur de son urbanisme au III^e^ siècle, Liria fait toujours pâle figure à côté de Sagonte, située sur la côte à une distance de 35 kilomètres. Entre autres points de comparaison, on rappellera que Liria n'a jamais frappé monnaie, alors qu'Arse-Sagonte fut une des plus anciennes et des plus importantes cités émettrices de toute l'aire ibérique. Si l'Edétanie existait en tant que telle avant la conquête romaine, et si son territoire se trouvait déjà là où le place Pline l'Ancien, Sagonte était sa seule capitale possible. Mais il faut le répéter, de telles hypothèses sont absolument vaines, car basées sur des données anachroniques.

Qui plus est, elles sont contradictoires avec les informations que nous fournissent les historiens de la seconde guerre punique. Pour ouvrir les hostilités contre Sagonte, en 219, Hannibal prend comme prétexte un conflit que les Sagontins maintiennent avec plusieurs peuples de leur voisinage (*cum finitimis*), en particulier avec les *Turdetani* selon Tite-Live (XXI 6.1), les *Torbolètes* selon Appien (*Iber.*, 10). Alors que ces peuples limitrophes sont désignés par un ethnonyme, c'est en tant que cité-Etat que Sagonte apparaît dans nos sources, tant face aux Carthaginois et aux Romains que face à ses voisins indigènes, comme s'il y avait une différence radicale d'organisation politique entre Sagonte la méditerranéenne, la quasi grecque (dans l'opinion des auteurs anciens, pas dans les faits bien sûr), et les peuples indigènes de l'arrière-pays. Les *Turdetani* sont à nouveau cités par Tite-Live en 214 à propos de la reconquête de Sagonte par les Romains (XXIV 42.11): ceux-ci «obtinrent la soumission des Turdétans qui avaient attiré sur les Sagontins le conflit avec Carthage; ils furent vendus à l'encan et leur ville fut rasée». Ce passage est important, car il montre que ces «Turdétans», qui de toute évidence n'ont aucun rapport avec le grand peuple de la vallée du Bétis, sont relativement peu nombreux (ils peuvent être tous vendus comme esclaves) et ne possèdent qu'une seule ville. Il s'agit donc d'un petit peuple de l'Ibérie orientale, établi sans doute dans le proche entourage de Sagonte.

Tout cela nous montre, de façon me semble-t-il très claire, que le paysage politique de la région valencienne à la fin du III^e^ siècle n'avait absolument rien à voir avec celui de l'époque augustéenne, c'est-à-dire avec celui de la *regio Edeta-*

nia plinienne. On n'y trouve que de petites communautés indépendantes, les unes à base plutôt ethnique, mais organisées autour d'un oppidum (c'est le cas de ce peuple que Tite-Live appelle *Turdetani*, certainement à tort, et Appien *Torbolètes*), les autres constituées en cités-Etats (c'est le cas de Sagonte). Au-dessus, rien qui ressemble à une confédération ou à un regroupement régional de quelque nature que ce soit; rien, en somme, qu'on puisse baptiser du nom d'Edétanie.

En somme, l'Edétanie n'existe dans nos sources que comme *regio* augustéenne. Nous ignorons ce que ce nom pouvaient signifier auparavant, et encore moins ce que désignait son étymon indigène. S'en servir à propos des structures territoriales et politiques de l'Ibérie préromaine entre Júcar et Mijares ne peut déboucher que sur des confusions inutiles.

Contestanie et Déitanie

Le cas de la Contestanie représente, à mon sens, l'exemple le plus frappant des anachronismes que peut entraîner une utilisation indiscriminée des ethnonymes de l'Ibérie antique. Dans une brillante synthèse sur l'archéologie ibérique de la province d'Alicante et du sud de celle de Valence, Enrique Llobregat a imposé durablement l'idée que les populations qui habitaient cette région avant la conquête romaine formaient ce qu'il appela la «Contestanie ibérique»[72]. Mais la délimitation de l'ethnie contestane selon Llobregat est en contradiction avec les sources littéraires. Cet auteur fixait en effet la limite sud de la Contestanie au fleuve Segura, pour des raisons tant géographiques qu'historiques. Pourtant, comme l'a rappelé Lorenzo Abad[73], Ptolémée place Carthago Nova dans les limites de la Contestanie. Du côté ouest, Llobregat choisissait une limite sur l'axe Vinalopó-Segura[74], alors que les indications du même Ptolémée invitent à rechercher nettement plus à l'ouest la frontière entre cités contestanes et cités bastétanes.

Mais ceci n'est que le moindre des problèmes que posent les interprétations modernes de la Contestanie. L'apparition du mot est très tardive: on le relève pour la première fois dans un fragment du livre 91 de Tite-Live, à propos de la guerre de Sertorius en 76 av. J.-C.[75]. Chez Strabon la Contestanie n'existe pas. Ses contours ne se précisent un peu qu'avec Pline qui lui donne rang de *regio*, comme on l'a vu, et la situe au sud du fleuve *Sucro* (le Júcar). Troisième et dernière source: Ptolémée, qui cite les *Kontestanoi* entre les *Bastètanoi* et les *Edètanoi* (II 6.61).

Un nom aussi tardif, utilisé pour désigner une région de l'Hispanie romanisée et non précisément un peuple ibère, peut-il être raisonnablement appliqué à

72. LLOBREGAT, E.A. (1972).
73. ABAD CASAL, L. (1992): 157-160. Dans le même sens, INIESTA SANMARTÍN, A. (1989): 1133.
74. De sorte qu'au bout du compte sa Contestanie ressemble beaucoup à l'actuelle province d'Alicante augmentée d'une frange méridionale de celle de Valence… Ce n'est pas la première fois que l'on voit les frontières des régions modernes influer, consciemment ou non, sur la reconstitution des territoires protohistoriques.
75. Tite-Live, XCI 21. Curieusement, dans ce passage la Contestanie n'est pas associée à l'Edétanie, comme chez Pline ou Ptolémée, mais à l'Ilercaonie.

des communautés protohistoriques du III^e^, voire du IV^e^ ou du V^e^ siècle avant notre ère?[76]. Le doute est d'autant plus permis que, si l'on dessine les contours de la Contestanie en suivant Ptolémée (le seul auteur qui nous donne des informations précise à ce sujet), on obtient une aire extrêmement vaste qui commence au sud-ouest de Carthagène et finit au nord du Júcar. A l'époque préromaine, cette délimitation ne correspond à aucun des ensembles culturels ou linguistiques que l'archéologie permet de détecter.

Par ailleurs, le problème de la Contestanie ne peut être dissocié de celui de la Déitanie, région énigmatique citée par le seul Pline qui l'intercale entre la Bastitanie et la Contestanie: *regio Bastitania, mox Deitania, dein Contestania* (*nat.*, 3.3,19). Cet hapax a paru si suspect que la plupart des éditeurs l'ont effacé du texte, qu'ils corrigent de la façon suivante: *regio Bastitania, mox deinde Contestania*. Mais J. Vallejo a bien montré que la succession des deux adverbes *mox* et *deinde* est aberrante: aucun autre passage de Tite-Live ne l'autorise[77]. Un autre argument en faveur de la suppression de *Deitania* serait le fait que l'énumération de noms de villes et de fleuves qui suit immédiatement le mot *Contestania* ne distingue pas deux régions[78]. Mais comme l'a bien vu, encore une fois, Vallejo, le procédé qui consiste à regrouper dans une seule liste une série de noms de lieux appartenant à deux peuples précédemment cités trouve un excellent parallèle un peu plus loin dans la même description de l'Hispanie citérieure: *flumen Rubricatum a quo Laeetani et Indigetes* (…). *In ora autem colonia Barcino*, etc. (3.3,21-22).

J. Vallejo incline finalement à penser que *Deitania* est un nom corrompu dans lequel il faudrait reconnaître *Edetania*, sur la foi d'un passage de Strabon qui, dans une énumération similaire, nommerait cette région à la suite de la Bastétanie (III 4.12)[79]. L'Edétanie étant à nouveau citée par Pline quelques lignes plus loin, à sa place «normale» au nord de la Contestanie (III 3.20), Vallejo se demande si ce n'est pas pour corriger ce doublet qu'un copiste vigilant aurait volontairement modifié le premier nom. L'hypothèse me paraît controuvée et peu satisfaisante. Ce qu'il est important de noter, en fait, c'est que chez Strabon, dans le passage auquel se réfère Vallejo, les manuscrits ne portent pas *Edetanoi*, mais *Dittanoi*. Ce nom, que les éditeurs ont eu certainement tort de corriger, est très proche de l'ethnique **Deitani* que l'on peut déduire du choronyme *Deitania*. Ma conclusion est donc beaucoup moins critique que celles de Vallejo et de Tovar[80]. La région Déitanie ne peut pas être rayée d'un trait de plume. Au contraire, les leçons de Strabon (*Dittanoi*) et de Pline (*Deitania*) s'épaulent mutuellement, et rendent parfaitement plausible l'existence dans la tradition géographi-

76. C'est le genre d'identification qu'on trouve, entre autres nombreux exemples, dans SANTOS VELASCO, J.A. (1992): 33-47; SALA SELLÉS, F. (1996); SORIA COMBADIERA, L. & DIES CUSI, E. (1998): 425-436.
77. VALLEJO, J. (1947): 204.
78. *Carthago Nova colonia* (…), *flumen Tader, colonia immunis Illici*, etc.
79. VALLEJO, J. (1947): 204-205.
80. TOVAR, A. (1989): 32.

que de l'époque républicaine d'un ethnonyme *Dittani* ou *Deitani*, situable sans plus de précision dans le sud-est de l'Espagne.

On ne peut certes donner aucun contenu ethnique concret (du point de vue archéologique) ni aucune localisation précise à cette Déitanie / Dittanie[81]. Mais je serais tenté de dire qu'elle n'est ni plus ni moins suspecte que la Contestanie: ces deux chorononymes sont l'un comme l'autre des entités floues, forgées tardivement et quasi désincarnées.

En conclusion, on ne peut qu'appeler à la prudence ceux qui s'aventurent sur le terrain scabreux de l'assimilation entre les «ethnies» préromaines de l'Espagne et les noms tirés des sources littéraires. Qu'avons-nous, en effet, à notre disposition? Des textes appartenant à des genres littéraires variés, s'échelonnant dans le temps sur près d'un millénaire, provenant d'auteurs qui n'avaient ni les mêmes objectifs narratifs, ni les mêmes présupposés, ni les mêmes connaissances, et tout cela réduit à la portion congrue par les outrages du temps. Extraire de ces documents hétéroclites des données que l'on croit à tort positives, sans avoir au préalable analysé leur contexte, débouche immanquablement sur des contresens.

Quant à la notion d'ethnie, son emploi indiscriminé ne peut qu'aggraver une confusion dommageable entre d'une part la représentation antique des *ethnè*, qui malgré la coïncidence étymologique n'implique pas un contenu ethnique au sens moderne du terme, et d'autre part la reconstitution archéologique des communautés protohistoriques. De plus, il est à craindre que la charge idéologique de ce terme ne parasite une réflexion qui reste à mener sur la nature des groupements du rang le plus élevé (supérieur à la cité, à la communauté villageoise ou au groupe de parenté) qui existaient dans la péninsule Ibérique à la veille de la conquête romaine.

BIBLIOGRAPHIE

ABAD CASAL, L. (1992):
«Las culturas ibéricas del área suroriental de la Península», *Complutum*, 2-3: 151-166.

AMSELLE, J.-L. (1999):
«Ethnies et espaces: pour une anthropologie topologique», dans J.-L. Amselle et E. M'Bokolo, *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, pp. 11-48.
«Préface à la deuxième édition», dans *ibidem*, pp. I-X.

81. Les localisations avancées par Fernández-Guerra, Bosch Gimpera ou Cabré (références dans TOVAR, A. [1989]) sont farfelues et n'ont qu'un intérêt historiographique.

ANTONELLI, L. (1997):
I Greci oltre Gibilterra. Rappresentazioni mitiche dell'estremo occidente e navigazioni commerciali nello spazio atlantico fra VIII e IV secolo a.C., Rome.
ARENAS, J.A. & PALACIOS, M.V., (éd.) (1999):
El origen del mundo celtibérico. (Molina de Aragón, 1-3 de octubre de 1998), Guadalajara.
BENAVENTE, J.A. MARCO, F. & MORET, P. (2003):
«El Palao de Alcañiz y el Bajo Aragón durante los ss. II y I a.C.», *Archivo Español de Arqueología*, 76: 231-246.
BONET, H. (1995):
El Tossal de Sant Miquel de Llíria. La antigua Edeta *y su territorio*, Valencia.
BURILLO, F. (1998):
Los Celtíberos. Etnias y estados, Barcelona.
CAPALVO, Á. (1996):
Celtiberia. Un estudio de fuentes literarias antiguas, Zaragoza.
CHAPA, T. & PEREIRA, J. (1994):
«Las etnias prerromanas del Sureste: problemas de su comprobación arqueológica», dans *Actas del II Congreso de Historia de Andalucía*, Córdoba, pp. 89-105.
CIPRÉS, P. (1993):
«Celtiberia: la creación geográfica de un espacio provincial», *Ktema*, 18: 259-291.
CRUZ ANDREOTTI, G. (2002):
«Iberia e iberos en las fuentes histórico-geográficas griegas», *Mainake*, 24: 153-180.
ENRÍQUEZ NAVASCUÉS, J.J. (1995):
«Los pueblos prerromanos de Extremadura», dans *Celtas y Túrdulos: la Beturia*, Cuadernos Emeritenses, 9, Mérida, pp. 49-76.
FATÁS, G. (1973):
La Sedetania. Las tierras zaragozanas hasta la fundación de Caesaraugusta, Zaragoza.
GAILLEDRAT, E. (1997):
Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault, Lattes.
GARCÍA, D. (2001) :
«Genèse territoriale et urbanisation en Gaule méridionale (VII^{e} – II^{e} s. avant J.-C.): proposition d'analyse», dans *Territori polític i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània Occidental*, Girona, pp. 69-86.
GARCÍA BELLIDO, M.P. & BLÁZQUEZ CERRATO, C. (2002):
Diccionario de cecas y pueblos hispánicos, Madrid.
GÓMEZ ESPELOSÍN, F.J., PÉREZ LARGACHA, A. & VALLEJO GIRVÉS, M. (1995):
La imagen de España en la antigüedad clásica, Madrid.
GÓMEZ FRAILE, J.M. (1997):

«Etnias, comunidades políticas y conventos jurídicos en Plinio el Viejo y Tolomeo: *Hispania Citerior*», *Kalathos*, 16: 113-128.

INIESTA SANMARTÍN, A. (1989):
«Notas para la reconstrucción del área mastieno-bastetana en el Sureste peninsular», *Congreso Nacional de Arqueología*, XIX, 1, pp. 1129-1139.

JANNI, P. (1984):
La mappa e il periplo. Cartografia antica e spazio odologico, Rome.

LE ROUX, P. (1995):
Romains d'Espagne, Paris.

LLOBREGAT, E.A. (1972):
Contestania Ibérica, Alicante.

MANGAS, J. *et alii* (éd.) (1998):
Testimonia Hispaniae Antiqua II-A, Madrid.

MARCOTTE, D. (2000):
«Introduction générale», dans *Géographes grecs*, I, Paris, Les Belles Lettres, pp. XIII-CLVIII.

MORET, P. (1997):
«Les Ilergètes et leurs voisins dans la troisième décade de Tite-Live», *Pallas*, 46:147-165.
- «Sobre la polisemia de los nombres *íber* e *Iberia* en Polibio», dans *Polibio y la Península Ibérica. Revisiones de Historia Antigua IV, Veleia* – Anejo 4, sous presse.

PADRÓ, J. & SANMARTÍ, E. (1992):
«Áreas geográficas de las etnias prerromanas de Cataluña», *Complutum*, 2-3: 185 194.

PELLETIER, A. (1986):
«Les Hispanie et l'*Hispania* de Tite-Live», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 22: 5-25.

PLÁCIDO, D. (1995-1996):
«La imagen simbólica de la Península Ibérica en la Antigüedad», *Studia Histórica - Historia Antigua*, 13-14: 21-35.

PRONTERA, F. (2003):
«Identidad étnica, confines y fronteras en el mundo griego», dans *Otra forma de mirar el espacio: geografía e historia en la Grecia antigua*, Málaga, pp. 103-120.

REY, A. (1992) :
Dictionnaire historique de la langue française, Paris.

RUIZ, A. & MOLINOS, M. (1993):
Los iberos : análisis arqueológico de un proceso histórico, Barcelona.

SALA SELLÉS, F. (1996):
La cultura ibérica en las comarcas meridionales de la Contestania entre los siglos VI y III a. de C., Alicante.

SANMARTÍ, J. (2001):
«Territoris i escales d'integració política a la costa de Catalunya durant el període ibèric ple (segles IV-III a.C.)», dans *Territori polític i territori rural*

durant l'edat del Ferro a la Mediterrània Occidental (Monografies d'Ullastret 2), Girona, pp. 23-38.

SANTOS VELASCO, J.A. (1992):
«Territorio económico y político del sur de la Contestania ibérica», *AEspA*, 65: 33-47.

SORIA COMBADIERA, L. & DÍES CUSÍ, E. (1998):
«Análisis de un espacio de frontera: el noroeste de la Contestania en el siglo IV», dans *Los Iberos. Príncipes de Occidente*, Barcelona, pp. 425-436.

TOVAR, A. (1989):
Iberische Landeskunde. II, 3: *Tarraconensis*, Baden-Baden.

UNTERMANN, J. (1992):
«Los etnónimos de la Hispania Antigua y las lenguas prerromanas de la Península Ibérica», dans *Paleoetnología de la Península Ibérica* (*Complutum* 2-3), Madrid, pp. 19-34.

UROZ SÁEZ, J. (1983):
La Regio Edetania *en la época ibérica*, Alicante.

VALLEJO, J. (1947):
«Plinio, N. H. III, 19. Sobre la muy dudosa *regio Deitania*», *Emerita*, 15: 201-206.